

Pierre Laurendeau

Contre la littérature

NOTES SUR LES FINS

DERNIÈRES DE L'ÉDITION



Club Samizdat

Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent des ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

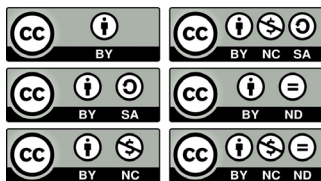
Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*



Licence Creative Commons

L'auteur restreint l'autorisation de commercialiser son œuvre – identifiée (BY) – à ceux qui en feront la demande auprès de lui (NC), à condition d'en respecter le mode de diffusion choisi (SA).

Pierre Laurendeau

***Contre
la littérature***

NOTES SUR LES FINS
DERNIÈRES DE L'ÉDITION

Club Samizdat

Mea Culpa

Ce petit ouvrage coup de sang me fera probablement classer dans la catégorie des Blancs hétéros cisgenrés, l'équivalent des ennemis de la Révolution des années 70, des traîtres à la Patrie de 1914...

Chaque époque voit surgir des directeurs et directrices de conscience, d'autant plus virulents qu'ils ne s'adressent qu'à eux-mêmes jusqu'au jour où par les hasards de l'Histoire ils s'emparent d'un pays, d'une culture ou d'une religion. À ce moment-là, on entre dans la pensée dominante, obligatoire sous peine de sanctions – du fascisme aux théocraties, en passant par le stalinisme et les dictateurs de tout poil.

Que l'on se rassure, ici il ne sera question que de littérature, et de ces curieuses antiquités que l'on nomme « livres ».

Pierre LAURENDEAU

Né trop tard...

Je suis né en 1953, l'année de la mort de Staline. J'ai appris à lire en fin de maternelle et ce vice ne m'a jamais lâché, malgré tous mes efforts pour m'en débarrasser. En dépit de purges régulières, ma bibliothèque abrite environ 6 000 livres, le plus ancien datant de 1772, le plus récent... d'hier.

Dès mes 12 ans, j'ai consacré une grande part de mon argent disponible à l'acquisition de livres. J'ai acheté mon millième à 20 ans, l'année où j'ai publié mon premier ouvrage, *Moche ou la Quête du Rabot*, en autoproduction « stencil » sur la Ronéo d'un institut catholique, alors que j'avais déjà fait ma crise de foi. Mes imprégnations furent, très tôt, le surréalisme d'un côté, les libertins du XVIII^e de l'autre – Fougeret de Monbron, Nerciat, Sade... –, la 'Pataphysique d'un

troisième, les fous littéraires et les inclassables pour achever le tableau. Dans mon panthéon personnel figurent quelques auteurs insaisissables, voire totalement clandestins : Jacques Abeille, dont j'ai été l'éditeur le plus fidèle ; Jean-Pierre Brisset, dont je possède plusieurs éditions originales ; Maurice Fourré, que j'ai republié récemment à l'enseigne de l'Ange du Bizarre, chez Ginkgo... Je pourrais en citer une centaine, voire un millier. Lors de ma dernière purge – ils n'en menaient pas large, les petits malandrins de papier –, j'ai évacué avec difficulté une cinquantaine de livres, les autres étant par trop proches ou jugés indispensables pour les siècles à venir.

Lorsque j'ai déménagé d'Angers à Champcella, j'ai effectué des purges « staliniennes » (c'était bien après la mort du sinistre tyran) dans ma bibliothèque, invitant les amis de passage à se servir. Dans ma frénésie, j'ai mis à l'encan une grammaire grecque, effroyable erreur d'un despote irréfléchi. De même, à une autre occasion, je me suis débarrassé de deux livres de Rachilde sous le prétexte som-

maire qu'ils végétaient sur mes rayonnages depuis plusieurs années sans que je les lusse.

*

Ayant passé la septantaine, je me trouve confronté à un dilemme – insoluble par définition : j'ai un bon millier de livres à lire dans mes réserves, que je ne pourrai « matériellement » pas épuiser avant ma mort, même si cette dernière se produit dans vingt ans ; car, et c'est là l'horreur de la situation, je continue d'acheter des livres dont la plupart resteront dans le frigo des ouvrages à lire.

Il me faut donc faire des choix. L'année dernière (2025), j'ai décidé de ne plus lire de littérature contemporaine française : les thèmes abordés, les moyens littéraires utilisés, rien ne m'attire. J'avais déjà pris la décision, à 25 ans, de ne pas lire les prix littéraires, à la fois pour des raisons « éthiques » (la connivence des éditeurs primés avec les jurys) et surtout parce que ces romans avaient été passés dans la lessiveuse à prix : ils étaient sans couleur, sans odeur, sans intérêt. Il y a

une décennie, sur un tourniquet de kiosque de gare trônait le goncourt de l'année. Je feuillette la prose lyophilisée et tombe sur un paragraphe de quatre lignes avec une répétition et une syllepse grammaticale. L'auteur peut avoir des faiblesses qu'un bon éditeur saura corriger – ce qui n'était visiblement pas le cas de ce livre, publié je crois chez Actes Sud.

Étant débarrassé de la nécessité de lire mes contemporains¹, je peux me livrer à des explorations dans mes réserves et puiser un Marc Agapit, un Ambrose Bierce, un Alfred Kubin, ou un Paroutaud.

*

Une autorité-e littéraire en visite m'avait fait remarquer sur un ton inquisiteur que mon catalogue d'éditeur, qu'elle avait pris le temps de consulter, ne respectait pas la parité désormais indispensable pour obtenir subventions et flagorneries médiatiques

1 À l'exception notable de mes amis proches...

(ça tombe bien: je n'ai jamais sollicité ni les unes ni les autres). C'est vrai, je l'avoue: aussi bien ma bibliothèque que mon catalogue comportent très peu d'ouvrages écrits par des femmes, non par indifférence pour les écrivaines mais tout simplement parce que mon angle d'approche de la littérature est antérieur aux années quatre-vingt-dix et à la bascule de l'édition dans le récit de vie et l'autofiction. Je lui dis tout de même mon admiration pour Olympe de Gouges (qu'elle connaissait), Colette Peignot, Unica Zürn, Marianne Andrau, Jehanne Jean-Charles et, plus proches de moi, Rikki Ducornet et Céline Maltère – que j'ai publiées –, inconnues d'elle (j'aurais pu en citer bien d'autres).

*

Il se passe quelque chose d'étrange, qui trouve ses racines profondes dans la culpabilité, ce merveilleux héritage de la culture chrétienne: la *Political correctness* exige non seulement une parité exacte entre les genres, mais également de donner une place équi-

valente aux personnes « issues de la diversité ». En soi, une excellente évolution mais, appliquées sans discernement, ces directives plus ou moins officielles finissent par soutenir une littérature de convenance, dont le seul argument de promotion est qu'elle a été produite par des personnes ressortissant aux catégories en vigueur – l'idéal étant l'intersectionnalité : femme, lesbienne, issue d'une ancienne colonie... –, sans vraiment s'interroger sur l'originalité ou la pertinence de l'œuvre.

*

Il y a une trentaine d'années, Rikki Ducornet avait été invitée à un colloque dans une ville universitaire américaine. Elle venait de publier un roman qui se passait à Lôptierra, une île improbable des Caraïbes, au moment de la conquête espagnole¹, roman qui avait été salué avec enthousiasme par la

¹ *Phosphor in Dreamland*, Dalkey Archive Press, 1995.
Édition française : *Phosphore au pays des rêves*, Le Serpent à Plumes, 2000.

critique nord-américaine, *New York Times* en tête. Lors d'une rencontre, elle avait été prise à partie, violemment, par une auteure autochtone, qui l'avait invectivée: « De quel droit tu écris sur le massacre des populations par les conquérants espagnols, toi qui n'es pas autochtone? » Et Rikki de répondre, de sa petite voix douce mais fort audible: « Tu sais, du côté de mon père je suis Cubaine; du côté de ma mère, je suis Juive et la plus grande partie de ma famille a disparu dans les fours crématoires. » L'autre de se confondre en excuses: « ... Je ne savais pas... » Ce qui avait troublé Rikki, c'était que l'on mette en doute sa création sans s'interroger si le livre publié renvoyait un écho de ces événements terribles par le biais de la fable et de la métaphore, ce qui a toujours été sa démarche. La seule légitimité à écrire sur ce sujet, pour son interlocutrice, était « Qui tu es », même si le résultat est un livre écrit avec les pieds. Nous en avons discuté assez longuement et j'avais prophétisé: « Tu sais, généralement, ce qui se passe en Amérique arrive en Europe quinze ou vingt ans plus tard. »

La même Rikki fut invitée régulièrement aux Assises du roman, à la Villa Gillet de Lyon. Nous nous étions revus à Paris après une des sessions – elle repartait à Denver, où elle vivait alors. Sous le coup d’une forte émotion, elle me demande: « Qui c’est, ces *nanas*? » Et elle m’explique que, parmi les invitées figuraient les égéries de l’autofiction, incontournables ces années-là: Camille Laurens et/ou Christine Angot. Et elle me raconte une scène sidérante: une des invitées, une auteure chinoise, parlait de la difficulté qu’elle avait eue dans sa jeunesse à accéder à certains livres de littérature, notamment français; quand elle arrivait à s’en procurer, elle les cachait sous une armoire – elle évoquait le plaisir qu’elle éprouvait, le soir, à se pencher pour saisir le livre interdit. Une des deux viragos s’était alors levée et avait hurlé des insultes à l’encontre de l’auteure chinoise: le livre n’avait rien de sacré et il ne fallait pas se prosterner comme devant un autel. Épouvante de Rikki, qui avait essayé

d'expliquer à la furie que l'auteure chinoise ne se prosternait pas devant un objet sacré mais qu'elle se penchait pour atteindre un ouvrage interdit – ce qui lui valut un paquet d'invectives à son tour.

J'expliquai alors à Rikki que la littérature française prenait ce virage inquiétant qu'elle avait elle-même vécu lors du colloque étasunien.

*

Toujours à propos de Rikki – une auteure que nous considérons, son agent (Pierre Astier) et moi, comme une des dix importantes pour l'époque contemporaine : éditée aux USA ; bénéficiant d'une lecture attentive de la critique littéraire ; invitée pour des cycles de conférences dans son pays et en Europe... et même en France ; traduite dans une vingtaine de langues... Pourquoi le public français est-il toujours resté indifférent ?

On pourrait se dire : il y a un problème de traduction ; son style est tellement personnel, mêlant mots savants, tournures inso-

lites, argot détourné... impossible à restituer dans une langue d'accueil ! Oui, sauf que... les ouvrages parus en français ont été admirablement traduits, d'abord par Guy Ducor-net, son premier mari ; puis par Catherine Vasseur, pour le dernier – et peut-être le plus « intraduisible » : *Trafik*.

La vraie raison est, je pense, ailleurs : on attend d'un écrivain américain qu'il (ou elle) respecte les critères définis par la police littéraire française : soit un roman urbain borné par les limites de gratte-ciel et de ponts gigantesques dans la brume du petit matin ; soit la traversée du continent d'est en ouest à bord d'une voiture hors d'âge pour trouver la rédemption au bout des 300 pages réglementaires. Or Rikki s'affranchit de tous les diktats romanesques, mêlant fantastique et plongée dans l'histoire, aventures de science-fiction et réflexion sur les fins dernières... Une œuvre d'une richesse unique mais difficilement « digérable » par un public *Télérama*-formaté.

Son premier roman en français, *Les Feux de l'Orchidée*, est paru à l'enseigne de Delea-

tur – mon modeste laboratoire éditorial – en 1993. Avec un succès foudroyant (200 ex. vendus). En 1995, je reçois un coup de fil surexcité de Pierre Astier, alors pilote associé du Serpent à Plumes, maison d'édition qui avait le vent en poupe. Il revenait de New York où il avait consulté les rayons de littérature anglo-saxonne pour enrichir son catalogue. Il me dit : « *C'est dingue ! Pour Paul Auster¹, il y a au mieux cinq centimètres ; pour Rikki, cinq ou six fois plus – elle est partout !* » D'où son envie de la publier. J'étais ravi, n'ayant pas vocation à faire de la rétention d'auteurs ! Bilan, quelques années plus tard : trois romans parus à l'enseigne du Serpent (dont la réédition des *Feux de l'Orchidée*), un vrai travail d'approche auprès des journalistes, des tournées de Rikki chez des libraires... Et des ventes un peu supérieures à celles de Deleatur, entre 600 et 800 exemplaires, bien loin de couvrir les frais engagés.

*

¹ L'auteur chouchou des critiques et libraires français de l'époque.

C'est malheureusement un exemple frappant de la situation de la littérature en France: les seuls ouvrages qui ont droit de cité pour la censure littéraire feutrée (CNL¹, *Télérama*, etc.) doivent parler de la vraie vie; ce que Jacques Abeille, un auteur exceptionnel relégué dans le purgatoire éditorial, appelait «la dictature du vraisemblable», qui a pris naissance au XIX^e siècle avec les «grands» écrivains (Balzac, Hugo, Zola...) et qui est devenue prédominante au XX^e, avec les récits de vie puis, *horresco referens*, l'autofiction.

Jacques Abeille, autre victime collatérale de la dictature de la pensée littéraire unique. Un auteur, comme Rikki, que j'ai eu le bonheur de publier chez Deleatur et d'avoir été à la fois son «agent» caché notamment auprès de Flammarion pour ses deux premiers romans, et du Tripode, qui publia l'intégralité de son cycle romanesque, les *Contrées...* sans oublier une amitié de trente ans.

¹ Centre national du livre. Si je parle de censure «feutrée», c'est pour éviter d'être taxé de complotisme: il s'agit pour l'essentiel de renvois d'ascenseur spontanés, de recommandations croisées, etc.

Le crime de Jacques Abeille? Impossible de le faire entrer dans une catégorie: son œuvre centrale, le *Cycle des Contrées*, renvoie à la fantaisie (*fantasy* en anglais), une sous-littérature pour les spécialistes de la littérature bien-comme-il-faut; mais aussi, par une prose splendide, à Julien Gracq – le mariage de la carpe et du lapin. Lorsque j'en parlais à des éditeurs que j'essayais de convaincre, j'avais droit à un soupir de détresse: « Jacques Abeille? Grand écrivain! Mais... » Derrière ce « mais », il y avait les décomptes mensuels des ventes. Il y a une vingtaine d'années, j'accompagnais parfois Reynald Mongne, le big boss de Ginkgo – chez qui j'avais créé une collection, « Biloba », marquée au sceau de la fantaisie et de l'éclectisme – chez son diffuseur, filiale de Gallimard. Lequel Gallimard avait réédité, par une autre de ses filiales, Joëlle Losfeld, *Les Jardins Statuaires*, le premier roman du cycle, initialement paru chez Flammarion en 1982. Jacques espérait que les autres titres du *Cycle des Contrées*, dont les inédits, allaient suivre ce premier livre. Il s'énervait parfois: « Je ne comprends pas,

Joëlle Losfeld me dit que le contrat pour *Le Veilleur du Jour*¹ est sur le bureau d'Antoine Gallimard et qu'il va le signer sous peu, et je ne vois rien venir!» Pouvais-je lui répondre que le contrat ne serait jamais signé pour la bonne et unique raison que le chiffre que m'avait montré le responsable de la filiale de diffusion sur son ordinateur (157 exemplaires) rendait toute suite impossible!

Il fallut attendre que le tandem d'Attila, d'abord, puis le Tripode qui prit la suite, s'engage sur l'ensemble du *Cycle*, en jouant sur le statut d'auteur maudit de Jacques Abeille. Stratégie gagnante. Je me souviens d'une librairie parisienne – je tairai son nom par charité – qui avait retoqué l'édition Deleatur/Ginkgo² du *Veilleur du Jour*, comme si c'était un livre auto-édité par un auteur local berri-chon; quelques années plus tard, voyant en

1 Le deuxième roman du cycle, qui comprend dix livres au Tripode.

2 Oui, j'ai tenté l'aventure, entre la pitoyable défection de Gallimard et la *success story* du Tripode. Trois ouvrages ont paru en deux ans (2007-2008): *Le Veilleur du Jour*, *Les Voyages du Fils* et *Chroniques scandaleuses de Terrebrè*.

vitrine l'édition Tripode du même *Veilleur du Jour* – pas une virgule changée, puisque c'est mon fichier de maquette qui a servi à cette nouvelle édition –, je remerciai la libraire de mettre en exergue mon auteur préféré. Et elle, de papillonner des yeux: «Ah! Jacques Abeille! Quel grand écrivain...»

*

Ces deux exemples – je pourrais les multiplier – me semblent suffisants pour incriminer la police littéraire qui sévit en France, renforcée depuis une vingtaine d'années par la féminisation des métiers du livre, qui génère dans les officines éditoriales, les revues littéraires, les librairies, de bons petits soldats pour relayer les interdits et mettre en avant la bonne littérature garantie par le ministère de la Pensée unique: des livres écrits par des femmes, sur des sujets de société indiscutables ayant trait essentiellement au corps maltraité et à la psyché perturbée. Notre sondage exclusif Soupefraîche/Club Samizdat auprès de

20 000 auteures a dressé un portrait type de l'écrivain·e moderne : une femme entre 35 et 45 ans, ayant eu une jeunesse fracassée (même dans des milieux protégés), qui a subi plusieurs cures psychanalytiques pour essayer de se reconstruire, et qui livre sa vie au public pour tenter de lui faire partager sa détresse, sans rien cacher des exigences du monstre qui l'a violée. Variante : si mon mari n'avait pas pris sa moto ce matin-là, peut-être serait-il encore en vie ? 208 pages de culpabilité et d'émotion sincère, ça peut vous faire remporter le goncourt de l'année.

On me rétorque parfois : « Bon d'accord, c'est toujours un peu la même histoire... Mais l'écriture est *originale*. » C'est la moindre des choses, si l'on met de côté les bourdes stylistiques qui passent aujourd'hui pour du tempérament !

*

Avec le peintre Ramón Alejandro¹, nous lançâmes une aventure insensée de publication d’auteurs cubains, en espagnol, que j’étais à Angers et que j’expédiais à Miami, où il résidait ; à cette occasion, je lui rendis visite au printemps 1997. Lors d’une soirée chez Ramón, j’appris du consul français – un garçon sympathique – qu’il ne pouvait inviter que des écrivains figurant sur *la liste* du ministère des Affaires étrangère (nous avions parlé de Jacques Abeille et de Patrick Boman, alors au faîte de sa notoriété), ce qu’il regrettait... Autre sujet : à l’occasion d’une rencontre, Néstor Díaz de Villegas², un auteur cubain vivant en Floride, m’avait fait cette réflexion – restée gravée dans ma mémoire : « Vous autres Français, vous avez passé des années à apprendre à écrire... Pour

1 Pour découvrir son univers, à la frontière du surréalisme et du réalisme magique, voir la monographie parue dans la collection Tribu’s (<https://deleatur.fr/produit/ramon-alejandro>).

2 Nous avons publié *Anarquía en Disneylandia*, un long poème sarcastique où perçait une critique féroce du régime castriste : <https://deleatur.fr/produit/anarquia-en-disneylandia> (non traduit).

vous, c'est facile ! Moi, j'ai juste mon certificat d'études. »

Eh oui ! vous qui écrivez sur vos traumatismes, vous entraînez les lectrices dans votre malheur parce que vous *savez écrire* et que les lectrices, qui *savent lire*, se reconnaissent dans votre récit et votre écriture. Combien serait plus enthousiasmant un livre brut, écrit dans la fièvre, l'éruçtation... Ce que j'avais éprouvé au premier livre de Virginie Despentes, *Baise-moi*, sans le retrouver dans *Vernon Subutex*, l'auteure ayant été entre-temps digérée par le germanopratisme¹.

*

Aparté.

Depuis plusieurs mois, je travaille à la réédition dans ma collection L'Ange du Bizarre, chez Ginkgo, du *Compère Mathieu ou les Bigarrures de l'esprit humain*, de

¹ Relatif à Saint-Germain-des-Prés, le cœur radioactif de l'édition parisienne.

Henri-Joseph Laurent¹, alias Dulaurens (1719-1793), un roman « monde » comme on dit maintenant, qui allie récit picaresque, philippiques en escadrille contre l'Église et tout particulièrement les jésuites, philosophie ambulatoire, ripailleries et paillardises... Chaque chapitre contient son lot de surprises narratives, de situations cocasses, de personnages hauts en couleur. Je ne m'en lasse pas, même si le travail d'établissement du texte – truffé de notes, souvent en latin, parfois en grec, voire en chinois ! – est parfois harassant. Dulaurens fut traqué par l'infâme Sartine et ses séides de la police des lettres, erra sur les routes, se réfugia en Hollande, en repartit pour Liège, pour finir ses jours dans une prison ecclésiastique à Mayence... Il écrivit des textes impertinents, drôles et souvent profonds ! Je ne vois aucun équiva-

1 Pour en savoir plus sur Dulaurens, je conseille la lecture du *Compère Laurent*, le roman biographique écrit par Stéphan Pascau et paru à l'enseigne de Scribo Vobis en 2018. Sans oublier les travaux du même et de son compère Didier Gambert, deux passionnés à qui l'on doit la publication d'études fouillées et de nombreux inédits d'Henri-Joseph Laurent.

lent aujourd'hui dans notre République des Lettres, cette contrée fumeuse dont le centre est à Paris et la périphérie nulle part.

Dulaurens est pour moi un frère : je partage avec lui son urgence à écrire, sans souci d'approbation d'une clique de médiocres gratte-papier (devenus gratte-clavier). Il n'est guère étonnant qu'un écrivain d'une telle envergure ait été effacé de l'histoire littéraire – annonçant la *cancel culture*¹ à la mode !

1 Ou « culture de l'annulation ». On « efface » des registres de la police culturelle les personnes ou les écrits devenus non compatibles avec les normes en vigueur... Déboulonner les statues d'un tyran une fois son régime renversé, je suis pour... Mais pourquoi s'acharner sur l'abbé Pierre (même si le personnage a des zones d'ombre détestables), dont le mouvement Emmaüs est toujours une réponse active aux dysfonctionnements de la société capitaliste. Faudrait aussi supprimer les écrits de César, un sanguinaire responsable d'un ethnocide en Gaule ; ceux de Voltaire, un spéculateur raciste ; de Céline, compagnon de route du nazisme et antisémite notoire... On envisage de ne plus diffuser les films où figure Gérard Depardieu, sale type mais grand acteur ; à ce propos, si la presse détaille abondamment ses comportements licencieux, elle est d'une discrétion de violette sur ses amitiés avec les régimes corrompus (l'Algérie des généraux, la Russie, les républiques centre-asiatiques...).

Imaginons un rendez-vous entre Dulaurens et un fonctionnaire du CNL.

« Bonjour... »

(Le bonjour du fonctionnaire est flûté du bout des lèvres. Le bonhomme hirsute, aux vêtements rapiécés et à la bouche édentée, qui vient d'entrer tranche sur les habitués quémandeurs de prébende, avec leur écharpe en soie sauvage négligemment ajustée en tour-de-cou.)

Sans prendre la peine de s'asseoir ni de répondre, le Compère Laurent s'appuie au bureau et démarre aussi sec :

« Monsieur, je vous remercie de me recevoir, mais sachez que je ne retrancherai pas une ligne de mes écrits au bénéfice d'une bourse ou d'une résidence d'auteur...

(Le fonctionnaire s'éloigne un peu – l'haléine du personnage fleure trop le hareng et la bière, pas assez le champagne et le caviar.)

– Hum... Voilà qui est fâcheux... Votre manuscrit... *(il lit le titre sur la première page d'un épais tas de feuillets fatigués)* Le Compère Mathieu... n'est pas sans qualités : une

spontanéité rare de nos jours, un style précis comme un scalpel, un vocabulaire étendu... Enfin, un écrivain, quoi! (*Il semble presque enthousiaste, comme s'il n'en recevait que rarement...*) Hum... Ce qui ne va pas, ce sont vos outrances contre les religions, surtout la catholique... Vos diatribes insensées contre les convenances sociales, au travers de banquets discutailleurs... Et ces notes sans fin, qui fatiguent le lecteur, croyez-moi! Votre bouse d'écriture... euh, pardon! *bourse*, serait envisageable si vous acceptiez de rogner un bon tiers de votre galimatias, de supprimer les notes, qui citent à n'en plus finir des auteurs oubliés: Sénèque, Platon, Cicéron, Juvénal... (*Il lève les bras au ciel...*) Si encore, vous évoquiez les bons écrivains et les philosophes de premier plan de notre temps: Frédéric Beigbeder, Bernard-Henri Lévy, Jacques Attali, Michel Onfray, Sylvain Tesson... »

Exaspéré, Henri-Joseph tourne entre ses mains un chapeau crasseux, qui abandonne de nombreuses pellicules sur le bureau. Le fonctionnaire se cale contre le mur (il ne peut

aller plus loin), rajuste son gilet, s'éclaircit la gorge et poursuit :

« Et ce personnage de Père Jean : moine défroqué, ancien soudard, faux médecin, ripailleur et amateur de femmes... Et même (*il saisit entre deux doigts un feuillet marqué d'un Post-It*) cannibale et s'en vantant... Tout cela est d'un goût... douteux ! Pensez aux plateaux télé, aux dîners du Siècle, aux salons du livre haut-de-gamme... Non, décidément, ça ne passerait pas ! »

Henri-Joseph balbutie, humilié :

« Pas une ligne, entendez-vous ! Pas une ligne ! Je n'écris pas pour les gens de votre espèce ! L'avenir me donnera raison ! »

(*Ou pas, hélas ! serais-je tenté d'ajouter...*)

*

Un ami, Gilles Verdet, auteur d'ouvrages selon mon cœur¹ – associant une grande rigueur de construction à un style clair, souvent agencés comme des tragédies grecques : le destin, inexorable, rend inutiles les ten-

¹ J'ai publié de lui, à l'Ange du Bizarre, *Les Ardomphe*s.

tatives des personnages d'y échapper –, ayant connu un certain succès chez plusieurs éditeurs (il a même reçu le Grand Prix de la nouvelle de la vénérable Société des gens de lettres), s'est vu retoquer il y a quelques années un manuscrit sous le prétexte habituel : « Votre ouvrage, dont les qualités sont indéniables, ne correspond malheureusement pas à notre ligne éditoriale. »

Après quelques refus de cet acabit, il lui prend l'idée de s'inventer un alias, ou plutôt *une* alias, une certaine Amandine Carini, jeune fille « issue de la diversité », ayant fait des études de lettres tout en travaillant ; sous ce nom, il adresse à une dizaine d'éditeurs le manuscrit d'un « premier » roman de la demoiselle, *L'Arrangement*. À peine l'ouvrage déposé auprès des officines, Amandine reçoit plusieurs réponses enthousiastes : « Votre parcours, votre jeunesse, votre style et cette histoire où l'on sent le vécu tragique, etc. » (*C'est moi qui résume.*) Gilles, embarrassé car il ne s'attendait pas à un retour aussi rapide et positif, n'avait pas prévu la suite de sa supercherie. Aussi répondit-il aux éditeurs et trices

bouillant d'impatience en utilisant *sa propre messagerie*... Ce qui fit retomber rapidement la température chez ses interlocuteurs. Il eut beau expliquer, avec pertinence, que ce qui compte, c'est le texte – c'est d'ailleurs sur ses qualités que s'étaient emballés ses correspondants –, on lui rétorqua que, oui bien sûr, le texte c'est important, mais... entre un auteur blanchi sous le harnais et une fraîche jeune fille cochant toutes les cases, c'était devenu impossible. Un des éditeurs eut la goujaterie d'ajouter : « Vous comprenez, c'est comme si je draguais une fille à une soirée et, une fois dans la voiture, je m'aperçois que c'est un mec ! » Gilles, avec la complicité d'Olivier Salon, monta un petit spectacle à partir des échanges croisés. Enfin ! Monsieur Verdet, ce n'est vraiment pas convenable d'abuser de la crédulité des éditeurs adoubés par la police de la littérature !

L'Arrangement fut publié sous son nom chez In-8, un éditeur qui n'avait pas les mêmes réticences que les germanopraticiens et ne craignait pas de s'engager.

Autre sujet «clivant» : le statut d'auteur... Il est admis aujourd'hui, notamment dans la littérature jeunesse, que l'auteur est un travailleur comme les autres : il lui faut un salaire décent, des points de retraite et une écoute favorable à son développement émotionnel. D'où l'idée, au tournant des années 2000, d'officialiser une pratique déjà existante, mais peu normée : rémunérer les auteures et auteurs pour leurs interventions en milieu scolaire, en bibliothèques ou sur des salons du livre, ces rémunérations étant dûment consignées dans une charte¹.

Bien ! Cela mettra du beurre dans les épinards de l'art...

Oui, sauf que... les auteurs qui ne sont pas adhérents de cette charte ont peu de

¹ Voir : <https://www.la-charte.fr>. Voici les tarifs recommandés : journée complète : 514,64 € brut ht ; demi-journée : 310,47 € brut ht. Les rencontres et ateliers s'entendent comme étant : des lectures publiques, la présentation d'œuvres, la présentation du processus de création lors de rencontres publiques et débats, des ateliers d'illustration et ateliers d'écriture.

chance d'être invités, même si leur talent est au moins équivalent à celui des auteurs chartés. Et que, pour certaines écoles ou bibliothèques non suffisamment dotées (c'est au bon vouloir des municipalités), les sommes demandées sont incompatibles avec leur budget.

Enfin, sournoisement, je m'interroge sur les critères qui font que tel auteur ou auteure est charto-compatible et tel autre pas...

*

À l'occasion d'une réunion préparatoire d'un salon du livre de voyage, deux représentants pas antipathiques de la Bibliothèque départementale des Hautes-Alpes (j'habite ce département) ont manifesté un réel intérêt pour notre projet, porté par la bibliothèque de mon village. Ils nous ont dit que notre sélection d'auteurs – la mienne pour une grande part – manquait de parité, que celle-ci donnait « *des points en plus* ». Nous avons expliqué que nous n'y

étions pas opposés mais qu'entre des délais raccourcis et des réseaux peu genrés, nous n'avions pour l'instant pas réussi à équilibrer les sexes écrivains, mais qu'on y travaillait. Aussi grave à leurs yeux, les auteurs invités n'étaient pas rémunérés, car nous mettons en avant, comme pour les autres épatantes manifestations organisées au village¹, l'aspect festif. Je poussai un peu le bouchon en expliquant que j'étais opposé à rémunérer des auteurs pour qu'ils viennent parler de leur œuvre, celle-ci relevant ou du plaisir ou de la nécessité d'écrire, mais ne constituant en rien un *travail*, au sens strict². La partie féminine de la délégation me rétorqua, outrée : « Mais alors, il n'y a que les gens riches qui peuvent écrire ! » J'en fus à ce point estoma-

1 Notons un festival international de cinéma consacré aux films de moins d'une minute : www.1minutechampcella.com.

2 Rappelons que le mot travail est issu du bas latin *tripalium*, qui a donné en français *travail* (pluriel : travaux), sorte de trépied où l'on attache bovins et chevaux pour faciliter certaines opérations. Au mot « travail » est donc associée une notion de contrainte, voire de souffrance.

qué que je n'ai pas su répondre. Et, pourtant, les exemples ne manquent pas ; en voici quelques-uns d'écrivains que j'ai publiés, qui ont su concilier vie professionnelle et activité littéraire et/ou artistique intense :

- JACQUES ABEILLE, déjà cité, mena son métier d'enseignant en arts plastiques avec passion (d'anciens étudiants que j'ai rencontrés me l'ont confirmé), tout en écrivant, chaque jour, romans, nouvelles et poèmes, assis à son petit bureau d'écolier installé dans les combles de sa maison bordelaise... sans oublier d'innombrables dessins et expériences picturales (j'ai conservé précieusement les enveloppes bulles où il glissait ses courriers, dont le verso est enrichi de gouaches).
- PATRICK BOMAN, tout en voyageant autour du monde et en nourrissant ses lecteurs et lectrices de récits aussi savoureux que profondément humanistes, fut réviseur dans un hebdomadaire national.
- JEAN-LOUIS LEJONC fut professeur de médecine à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil, ce qui ne l'empêcha nullement

d'écrire de nombreux romans et nouvelles, dont trois histoires de Sherlock Holmes sur les Alpes, coécrites avec Pierre Charmoz.

- STÉPHANE MAHIEU, dont j'ai publié des nouvelles et des essais (notamment *Le Phalanstère des langages excentriques* dans la collection Biloba, chez Ginkgo) travaillait au ministère de la Mer.
- CÉLINE MALTÈRE, dont l'œuvre prolifique est publiée par de nombreux éditeurs et revues – dont Deleatur –, est enseignante dans un collège de l'Allier ;
- YAK RIVAIS mena de front son métier d'instituteur et ses activités littéraires et artistiques – il se définit d'ailleurs comme « institAuteur ». J'ai eu l'occasion, lors de salons du livre, de croiser d'anciens élèves qui gardaient un souvenir émerveillé de leur passage dans sa classe.
- RENÉ TROIN, dont j'ai publié des romans et des nouvelles alliant jeux d'écriture et récits teintés de souvenirs plus ou moins fictionnels, fut journaliste.

Le monde du livre est en crise, grave... Crise annoncée puis repoussée chaque année depuis au moins trente ans.

Le portrait type du lecteur de ce premier quart du ^{xxi}^e siècle est une lectrice de plus de 50 ans, ayant un bon niveau d'études, un métier de lien (enseignante pour la plupart), et une confiance marquée dans les médias de prescription : *Télérama*, *Le Monde*, l'émission de télé *La Grande Librairie*, etc. Elle lit de préférence des romans écrits par des femmes¹ traitant de problèmes sociétaux qui la touchent de près (féminisme CSP+) ou de loin (la misère dans les pays où elle a tant aimé voyager), prête à s'enthousiasmer pour les nouvelles plumes, fussent-elles entièrement fabriquées (Elena Ferrante).

Le lecteur mâle, s'il n'a pas complète-

¹ À l'occasion d'une rencontre à Lyon avec des étudiant(e)s d'un master édition, l'éditrice invitée (Le Rouergue) avait précisé la ligne éditoriale de la maison : « 80 % de notre lectorat est féminin ; 80 % de nos auteurs sont des femmes. »

ment disparu, s'est réfugié dans les livres «de genre», au sens de la classification éditoriale en vigueur : polars, SF, fantastique. Son rythme de lecture est au mieux 50 % de celui des lectrices.

Face à l'explosion de la production éditoriale, passée en quarante ans de 20 000 titres annuels à 110 000, ce noyau vivace ne suffit plus à absorber la surproduction. L'édition a inventé des nouvelles variétés OGM, cultivées à grand renfort de communication agressive : développement personnel, mangas, *trash books* (livres mis à la poubelle après lecture)... Les groupes éditoriaux, passés à 80 % sous la coupe de milliardaires, font jouer la verticalité de leurs filiales (presse, audio, télé, points de vente) pour promouvoir les livres fabriqués dans leurs officines et vendre 100 000 exemplaires du témoignage émouvant d'un prisonnier ayant passé trois semaines à la Santé, ou le programme d'un trentenaire hyper-réac à 70 000.

*

Contrairement au mantra rabâché par ses groupies, le livre est un produit comme un autre: le petit plus culturel correspond au suremballage éthique des tablettes de chocolat bio vendues par Carrefour ou Leclerc. Mais il s'agit d'une variable d'ajustement dans le panier de la ménagère: dans les périodes de contraction budgétaire, le livre est parmi les premiers achats à disparaître.

*

La chaîne logistique qui régit le livre est similaire à celle des autres produits industriels, avec date de péremption, même si celle-ci ne figure pas sur la couverture: trois mois maxi. Elle fonctionne sur l'**office**, un système de mise en place créé par Hachette il y a plus d'un siècle, lorsque le futur conglomérat avait été attributaire des points presse des gares: ces points recevaient d'«office» les productions maison, dont ils retournaient les quelques invendus. Aujourd'hui, absorber 110 000 titres annuels équivaut à résoudre la quadrature du

cercle: c'est impossible. Environ un tiers¹ de la production « tourne » sur les points de vente (librairies indépendantes, grandes surfaces spécialisées, maisons de la presse, rayons des grandes surfaces généralistes...), ce qui représente tout de même, chaque semaine, autour de 700 livres à déballer, présenter en boutique – en mettant en avant ceux dont on va causer dans le poste (les éditeurs appellent cette coïncidence, qui n'a rien de fortuite, *plan médias*) –, puis remballer et réexpédier les invendus au distributeur. Pour ce travail, il n'existe pas, contrairement à la pharmacie, de possibilité d'automatisation: tout se fait à la main, par du personnel sous-payé. Un libraire m'avait confié qu'il n'ouvrait plus certains cartons d'offices quand il lisait le nom du distributeur (Interforum ou Hachette); un autre, qu'il employait trois personnes à temps plein pour la réexpédition.

1 Au doigt mouillé. Les autres titres sont soit des publications locales avec diffusion restreinte, soit des ouvrages autoédités, soit des livres numériques *pure players*... Par ailleurs, les rééditions constituent environ la moitié des titres publiés chaque année (pourcentage curieusement stable entre 1980 et 2024).

Le livre, comme produit de grandes consommations, subit la même loi que les activités agricoles : pour obtenir un gain de productivité de 2 à 3 %, un agriculteur intensif va devoir augmenter ses intrants de 20 à 25 %, pour le plus grand bonheur de Syngenta et de Bayer. Cette augmentation s'accompagne d'extension des terres cultivables, de matériel agricole plus performant – donc d'un endettement accru auprès des banques. Par comparaison, les éditeurs industriels doivent dépenser de plus en plus d'« intrants » (promotion, packaging, encarts publicitaires, tournées internationales, petits fours...) pour assurer la visibilité de leurs best-sellers potentiels au milieu de dizaines de milliers d'ouvrages qui encombrent tables et rayonnages des points de vente¹. Et ça

1 Lors d'une réunion professionnelle il y a quelques années, j'avais entendu le représentant d'un groupe (je ne me souviens plus duquel) accuser les « petits » éditeurs de prendre indûment de la place dans le linéaire des libraires. Dans cette logique malthusienne

marche de moins en moins... On m'a cité les chiffres de vente du dernier Marc Musso (ou Guillaume Levy, je ne sais plus) : 200 000, pour un tirage de 450 000 ! Chiffre de vente qui ferait rêver n'importe quelle autrice en mal de reconnaissance mais qui, à l'échelle industrielle, peut représenter une catastrophe économique¹ !

*

Les libraires qui acceptent l'office (ils n'ont guère le choix²) se retrouvent étran-

– espace contraint + surpopulation –, certains éditeurs envisagent (sans doute l'ont-ils déjà mis en place) de louer du linéaire chez les libraires !

1 Sans connaître précisément le point mort de l'opération, estimons-le à 300 000 exemplaires, ce qui signifie un manque à gagner de 100 000 exemplaires – soit, à 23 € l'exemplaire, plus de deux millions de pertes pour la chaîne du livre, et environ 400 000 pour l'éditeur.

2 Je connais au moins un libraire qui refuse l'office : David Sanson, du Bloc erratique (Briançon). Il ne vend que les livres qu'il achète **sans retour**, souvent publiés par des éditeurs éloignés du *book business*... et ça marche !

glés par les factures¹, passent le plus clair de leur temps à de la manipulation, et, au bout du compte, se paient un demi-smic pour 60 heures de travail. J'appelle ces boutiques des « terminaux de cuisson ».

La période post-covid a vu naître une floraison de librairies indépendantes, installées dans les quartiers résidentiels des grandes villes, dans les villes moyennes attractives, ainsi que dans des zones touristiques. Un grand nombre ont déjà baissé le rideau, situation qui a empiré en 2025 et, surtout, depuis le début 2026. Or ces librairies jouaient un rôle d'éponges même pour les groupes (Hachette, Editis, Madrigall...); leur disparition met toute la filière en péril.

*

¹ L'aspect le plus pervers de l'office : les libraires règlent les *factures* des ouvrages à l'aller et reçoivent des *avoirs* pour les ouvrages retournés. Entre les deux, ils financent la trésorerie des éditeurs. Moins ça fonctionne, plus ils retournent, plus les éditeurs publient pour nourrir leur trésorerie dans l'espoir qu'un best-seller remettra les compteurs à zéro – on appelle cela de la cavalerie.

Pourquoi avoir détaillé le fonctionnement du livre industriel, dont je me contre-fous ? Que les empires s'effondrent, c'est dans l'ordre des choses : les civilisations naissent, se déploient et se transforment en poussière dans la grisaille du temps.

Oui, pourquoi ? Parce que, pour lutter contre la dictature du *book business* et de ses relais, existent des îlots de résistance, aussi imperceptibles qu'inventifs. Des nano-publications, souvent éphémères, qui attirent à elles des auteurs (des deux sexes) que le *book business* n'a pas su convaincre. C'est dans ce vivier que je puise pour ma collection Club Samizdat, créée en 2020 après la disparition de Sous la Cape – elle-même clairement hors-système. À l'origine, les ouvrages du Club Samizdat, gratuits, étaient placés clandestinement chez les libraires pour égayer les piles productivistes ; depuis deux à trois ans, ils sont déposés dans les boîtes à livres par des émissaires bénévoles. Cette collection nomade, à faible tirage, m'a permis de découvrir une population de lecteurs et lectrices attentive, curieuse, prenant le temps

de discuter avec moi – ce que les libraires ne font plus depuis longtemps. J'en profite également pour réduire mes stocks d'éditeur (environ 10 000 ouvrages dans mes combles).

J'y ai fait de belles rencontres. Un jour, devant la boîte de la rue d'Ivry¹ sur le plateau de la Croix-Rousse (Lyon), j'entends derrière moi : « C'est vous qui mettez des livres de Jacques Abeille dans les boîtes à livres ? » Je me retourne et découvre un alerte sexagénaire souriant. « Oui... – J'ai été en contact épistolaire avec lui. – Et moi son éditeur pendant presque quarante ans, Deleatur. – Ah ! mais je vous connais, je m'appelle Christophe Petchanatz... – Ah ! mais moi aussi : vous aviez publié une de mes nouvelles aux éditions de Garenne, en 1993 ou 1994. » Depuis, Christophe est devenu un ami, on se voit souvent ; il a même un livre au catalogue du Club Samizdat²... C'est quand même

¹ Dans le top 10 des boîtes à livres ! Pour connaître l'emplacement d'une boîte à livres, reportez-vous au site : <https://www.boites-a-livres.fr/carte-de-france>.

² *Fragments de Journal*. <https://deleatur.fr/produit/fragments-de-journal>.

plus sympa qu'un pince-fesses compassé à Saint-Germain-des-Prés!

*

C'est cette littérature des marges qui m'a toujours intéressé. Marges du surréalisme, avec Gracq, Duprey, Rodanski (que j'ai publié), Fourré (idem), Rikki Ducornet, déjà citée... Également les « petits » romantiques (Xavier Forneret, Aloysius Bertrand...), les fous littéraires (outre Jean-Pierre Brisset, Pierquin de Gembloux, Paulin Gagne¹...), les inclassables, les pas présentables sur plateau télé. Deleatur a été, et demeure, une sorte d'orphelinat de la littérature.

*

Je reviens sur le sujet de l'auteur/travailleur, petite main de la grande machine culturo-éducative formatée.

J'ai abordé plus haut ma collaboration

1 Promoteur, lors d'une campagne électorale, d'une extinction du paupérisme après huit heures du soir.

avec Ramón Alejandro à la fin du xx^e siècle, notamment les deux collections transatlantiques lorsqu'il est parti vivre en Floride. Après trois ou quatre titres, Ramón m'annonce un livre d'un certain Antonio José Ponte, un écrivain vivant à La Havane. «C'est surtout pour lui que j'ai voulu créer cette collection», me confia-t-il lors de mon séjour à Miami. Ma relectrice angevine, Martine Roux, se montra très enthousiaste après lecture du manuscrit de *Las Comidas profundas*¹ : «Exceptionnel ! Un grand texte ! » Qui paraît en 1996. Et le monde s'enflamme... Enfin, c'est une métaphore. Peu après la sortie du livre, la police culturelle cubaine² débarque chez l'auteur-travailleur Ponte, encarté à l'Uneac, le syndicat obligatoire ; on lui retire son ordinateur (s'il avait été plombier, les policiers auraient saisi sa

1 Disponible en français chez Deleatur sous le titre *Les Nourritures lointaines* (trad. de Liliane Hasson).

2 Sans doute informée par une mouche infiltrée dans la petite communauté littéraire floridienne. Ponte n'avait jusque-là rien publié en dehors de l'île, à part une nouvelle, traduite par Liliane Hasson, dans une anthologie chez Métailié.

mallette d'outils) avec interdiction d'écrire quoi que ce soit.

Qu'est-ce qui avait bien pu produire une telle indignation du pouvoir cubain ? Le livre de Ponte parle du manque éprouvé par les habitants de l'île – manque de nourriture, de produits de première nécessité... – mais avec une construction littéraire d'un tel raffinement que seule une lecture policière pointilleuse pouvait en saisir tout le sens. L'ouvrage¹ connut un succès d'estime : Ponte fut invité dans plusieurs universités américaines, puis européennes ; il finit par s'installer à Madrid.

Quel enseignement tirer de cette aventure ? En France, la police littéraire, assurée par le CNL et les distributeurs de prébendes aux bons-écrivains, fonctionne de manière feutrée, dans les salons du 6^e arrondissement parisien, entre petits fours et recommandations mutuelles. Son efficacité, comme j'ai

1 Un autre livre de Ponte paru chez Deleatur (non traduit en français), *Cuentos de todas partes del Imperio*, a été traduit en anglais et est paru chez City Lights, un des plus importants éditeurs américains, installé à San Francisco.

essayé de le montrer ici, n'en est pas moins redoutable. Les auteurs qui ne sollicitent pas le CNL ou ses succursales régionales n'ont pas d'existence visible : ils ne figurent pas sur *les listes*. Imaginons qu'un parti d'extrême droite, financé par quelques milliardaires trempés dans l'eau bénite, accède au pouvoir suprême : dans ce cas, le CNL aux ordres des nouveaux maîtres mettra au chômage les écrivillons gauche-caviar et les remplacera par de nobles défenseurs de la France éternelle. Cette mainmise de l'État sur la culture, avec les relais d'opinion de centre gauche prêts à se pâmer devant les incontournables du moment, peut tout à fait se traduire, après un changement de bord, par un renvoi à l'anonymat des bénéficiaires de ses largesses. Cela n'aura aucune incidence sur les pratiques clandestines que je défends et soutiens avec mes faibles moyens – une bande de joyeuses et joyeux compagnons, qui n'ont pour eux que le plaisir d'écrire ce qui leur passe par la tête, sans se soucier ni des convenances éditoriales, ni des retombées économiques possibles. La vraie liberté !

Pour avoir un aperçu de ces talents peu visibles, rien de plus simple ! Consultez la liste des publications du Club Samizdat en fin de cet ouvrage ou allez sur le site Internet de Deleatur : <https://deleatur.fr>.

*

Enfin, *lašt but not leašt* comme disent nos voisins d'outre-Manche, le droit d'auteur – que j'ai abordé de manière plus détaillée dans un autre ouvrage de cette collection¹. L'auteur-travailleur espère, outre des interventions régulières rémunérées², être payé en droits pour ses ouvrages publiés. C'est légitime.

À l'autre bout du spectre, les auteurs publiés par le Club Samizdat reçoivent 10 % de droits en livres (10 exemplaires sur le tirage de 100) et acceptent que leur

¹ <https://deleatur.fr/produit/le-droit-dauteur-est-il-soluble-dans-la-democratie>.

² Lors d'une rencontre autour du droit d'auteur, une écrivaine jeunesse avait confié que ses ressources provenaient à 80 % des interventions en école ou en bibliothèque, et seulement 20 % des droits de ses livres.

texte paraisse en *copyleft*¹ : pas de restriction de diffusion pour la version numérique, en téléchargement libre sur le site de Deleatur. Donc, pas d'ambiguïté sur la finalité de la publication : faire front commun et partager dans l'amitié le bonheur d'écrire, de publier et de lire !

*

Que conclure de tout cela ?

Le chiffre d'affaires du secteur de l'édition avoisine les 3 milliards d'euros, soit **un trimestre** de bénéfices d'une multinationale comme Total². Cela suffit à sérier les priorités !

Dans le désert culturel annoncé, entre disparition des prébendes et assèchement des porte-monnaie, un phénomène reste pour moi une énigme : qu'il s'agisse d'un poli-

1 Une alternative au *copyright*, qui protège un ouvrage des plagiat éventuels, mais restreint sa diffusion.

2 Pour le premier trimestre 2026, exceptionnel pour le pétrolier français, le bénéfice se monte même à 5,8 milliards d'euros ! Les 40 entreprises du CAC 40 ont généré 1 748,7 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2025 (+4,2 % par rapport à 2024).

tique en quête de légitimité, d'une star de la pop en recherche de *goodies*, d'un fabricant de yaourts adepte de la méditation... tous pondent un livre, telles des poules aux œufs d'or. Livres éphémères, certes, qui iront probablement directement de la pile du libraire à la poubelle sans passer par la case « lecture ». Néanmoins, pourquoi éprouvent-ils ce besoin d'exister par le livre ?

*

L'écriture est apparue en Mésopotamie et en Égypte il y a près de six mille ans, avec pour fonction, dès l'origine, de transcrire traités commerciaux ou événements militaires, mais également des fictions narratives telles que le *Gilgamesh*. Des sociétés comme celles des aborigènes australiens se sont développées pendant des dizaines de milliers d'années sans recours à l'écriture ; ce qui a provoqué leur disparition, c'est l'arrivée de cultures étrangères agressives ayant fait de l'écriture leur socle de transaction.

Dans un futur heureux – si c'est encore possible –, pourquoi ne pas revenir à l'oralité de toujours et abandonner enfin la pernicieuse habitude d'utiliser 26 lettres et quelques signes pour écrire si peu de choses intéressantes?

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Pierre Laurendeau
Contre la littérature

*Merci d'indiquer ici la boîte à livres
(commune, code postal...)
où vous avez emprunté cet ouvrage.*

*Quand les deux pages seront remplies,
merci de les prendre en photo et de les envoyer à :
edi.deleatur@gmail.com*

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenüe, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. *«Fèque Niouws», la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamá, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. Moi, *Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivaïs, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire, 2022.*
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue, 2022.*
22. *L'Ami du Clergé (extraits), 2023.*
23. Yak Rivaïs, *Maraboud'ficelle, 2023.*
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière, 2023.*
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé), 2023.*
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir, 2023.*
27. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits), 2023.*

28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.
31. Pierre Laurendeau, *Le droit d'auteur est-il soluble dans la démocratie?* 2023.
32. Pierre Laurendeau, *Moche ou la Quête du Rabot*, 2023.
33. Pierre Charmoz, *La marmotte dans tous ses états*, 2023.
34. Collectif, *33 Nouvelles nouvelles vues sur rue*, 2024.
35. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 2024.
36. Patrick Boutin, *Graines de Chouïa*, 2024.
37. Collectif culturel du Gros-Caillou, *Le Gros-Caillou dans tous ses états*, 2024.
38. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Les sports de montagne aux Jeux olympiques*, 2024.
39. Pierre Charmoz, *Les Alpes pittoresques*, 2024.
40. Copilot, *Le Balai et l'Aspirateur (à la manière de Philippe Sollers)*, 2024.
41. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La Science illustrée*, 2024.
42. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Notes d'exploration dans les monts Znaya*, 2024.
43. P. Charmoz, Copilot, *Sous le ciel vaste et glacé*, 2024.
44. *La Sango de la Marmoto / Le Sang de la Marmotte* (traduit de l'espéranto par Sylvain Erdepoinzé), 2024.
45. Jacques Le Mineur, *Abrégé de désespéranto et autres textes*, 2024.
46. *Abolition de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises* 2024.
47. Collectif, *Hommage à F'murrr*, 2024.
48. Waldo / Le Flâneur / Nathalie Ferrand-Stip, *Mosaïques en clin d'œil*, 2024.
49. Collectif, *29 (re)Vues sur Rue*, 2024.
50. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres*, 2025.
51. Patrick Boutin, *Péli-Mêlo*, 2025.

52. Alain Zalmanski, *Dingbats – rébus typographiques*, 2025.
53. Sylvain R:é, *Ze Cure*, 2025.
54. *Purée, Banane et Kalachnikov*, 2025.
55. Pascal Proust, *Catalogue des modèles standards*, 2025.
56. Institut scientifique du Gros-Caillou,
La statistique, c'est élastique, 2025.
57. Collectif, *Le Désir au féminin*, 2025.
58. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres (volume 2)*, 2025.
59. Alain Zalmanski, *Récréations mathématiques*, 2025.
60. Jean-Paul Plantive, *Vers holorimes*, 2025.
61. BoB, *Prototypes voués aux échecs*, 2025.
62. Joël Henry, *Le Laphotex*, 2025.
63. Olivier Joseph, *Pasteur et les Alpes du Sud*, 2025.
64. *Le Carnet noir*, 2025.
65. Christophe Petchanatz, *Fragments de Journal*, 2026.
66. Patrick Boman, *Brève Histoire du Frederick et de son équipage*, 2026.
67. Pierre Laurendeau, *Les Aventuriers de Pi*, 2026.
68. Toustes et Ceux, *Petit traité de l'inclusivité-e*, 2026.
69. Sylvain R:é, *La Marmotte se rebiffe!*, 2026.
70. Olivier Joseph, *Le Diable dans la chaudière*, 2026.
71. Pierre Laurendeau, *Un refuge dans les hauteurs*, 2026.
72. Pierre Laurendeau, *Les Poinçons de John Baskerville*, 2026.
73. Zuberto, *Caractérisation physiologique d'une polarisation ortho-biquadratique sur le système phonosympathique du cortex infrasupinal chez le grimpeur soumis à une chute soudaine et imprévisible*, 2026.
74. Yves Letort, *Brimborions et Coquecigrues / 1*, 2026.
75. Pierre Laurendeau, *Contre la littérature*, 2026.
76. Céline Maltère / Jean-Paul Verstraeten, *Les Contes de la Reine et autres saynètes*, 2026.
77. Patrick Boutin, *Abic-Abac*, 2026.
78. Pierre Laurendeau, *Le Jardin prodigieux (sotie)*, 2026.

Dans la même collection...

Toustes et Ceuxx

***Petit traité
de l'inclusivité.e***



Club Samizdat

Achevé d'imprimer
en septembre 2026
pour le compte du « Club Samizdat »,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603 route du Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-400-3

Dépôt légal : septembre 2026

<https://deleatur.fr>

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.